

Machiavel le vertueux

Pierre Villon

Volume 12, numéro 2, mars-avril 1970

Dictionnaire politique et culturel du québec (2)

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/29708ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Villon, P. (1970). Machiavel le vertueux. *Liberté*, 12(2), 104–115.

Machiavel le vertueux

Nicolas Machiavel n'a pas encore trouvé sa place dans le Panthéon des idées, ni dans celui de la morale. Bon signe ! L'homme occidental, plus sage qu'il n'y paraît, n'embaume que ceux dont il n'a plus besoin, et, conscient des dangers qui l'entourent, se tient en éveil grâce au puissant arôme que dégagent ses morts encore utiles.

Bien entendu, rien ne l'empêche de s'en prendre au machiavélisme, lequel est à Machiavel ce que l'Image donnée par un miroir déformant est à l'Objet. En fait, les assauts contre le machiavélisme sont vivement encouragés : le miroir brisé est remplaçable à peu de frais, l'Objet unique ne l'est pas. Et puis le machiavélisme, dûment piétiné, ne fournit-il pas la sauce qui empêche Machiavel de se dessécher ?

Voilà pourquoi le 500ème anniversaire de la naissance du grand Florentin fut observé en 1969 dans le plus grand calme. Ses écrits sont un outil usagé, mais trop solide et efficace pour avoir droit à la vitrine du musée. Et Machiavel lui-même, comme il est à l'aise dans notre époque ! Il y est même chez lui... Un technocrate parmi les technocrates, un pragmatique dans le pragmatisme, un nationaliste en plein nationalisme, un moraliste de l'efficacité parmi nous qui sommes friands des deux.

Machiavel est donc né en 1469, rejeton d'une famille autrefois noble, mais que les vicissitudes de la vie ont réduite à un rang plus modeste. Comparés aux Médicis, aux

Pazzi, aux grandes familles argentées, les Machiavel sont pauvres, mais ils dominent quand même de haut le prolétariat florentin. Ils ont maison en ville et terres à la campagne. Parmi les ancêtres, certains sont déjà sortis du rang : Guido fut chef de révolutionnaires et Alexandre a été béatifié. Dans leur quartier de Florence, les Machiavel sont bien vus et ils fournissent régulièrement des magistrats. Le père de Nicolas est notaire et trésorier du sceau, tandis que sa mère tourne de jolis vers.

L'année 1494 marque un tournant important dans l'histoire de l'Italie. Le roi de France descend occuper Naples ; en chemin il entre à Pise, qu'il débarrasse ainsi de la domination florentine, et puis à Florence qu'il débarrasse de la tyrannie des Médicis. Pour autant qu'on sache dans l'état actuel de nos connaissances, Nicolas Machiavel se la coule douce depuis sa naissance. Il a appris le métier de son père mais ne l'exerce guère. On peut croire que c'est un lecteur vorace, un actif coureur de jupons, et un ambitieux.

Derrière les lances françaises se dessine bientôt le dur profil de Savonarole. Pendant trois ans le frère va exercer une dictature toute faite de visions, de prophéties et de menaces, qui feront dresser les cheveux sur les têtes des Florentins. On verra des peintres lacérer leurs oeuvres, des femmes rester chastes, des riches cacher leur vaisselle du dimanche. Et Machiavel, qu'a-t-il fait durant ces trois années difficiles ? On n'en sait rien, mais on peut croire qu'il s'est conduit avec une extrême prudence, a un petit peu conspiré contre le frère, surtout observé et absorbé.

Savonarole, abandonné par ses partisans, finit sur le bûcher, tandis que Machiavel est bombardé Secrétaire à la Deuxième chancellerie de Florence. Voilà une promotion bin rapide et, pour nous qui tâtonnons dans le vide du passé, incompréhensible. Deux hypothèses : la ville souffrait d'une grave pénurie de fonctionnaires, ou bien Machiavel fut récompensé pour quelque action. Mais a-t-on jamais vu pénurie... Au mois de juillet 1498, Machiavel devient Secrétaire du Secrétariat des Dix, organisme supervise tout le gou-

vernement de Florence. Le technocrate est né, immédiatement surchargé de travail et fort mal payé.

On peut alors le voir dans le rôle d'ambassadeur auprès des grands, plaidant la cause de Florence avec un talent que ses contemporains reconnaissent. C'est d'autant plus méritoire que jamais la situation n'a été aussi grave. L'Italie a l'habitude de l'invasion étrangère, mais les cités commerçantes ont toujours su racheter leur liberté, et les envahisseurs n'ont eu garde de tuer la poule aux oeufs d'or. Les rivalités entre cités ont été violentes, mais pas au point de se détruire mutuellement. Or, tout va changer : Rome sera mise à sac, l'or tari à sa source. Et de tout cela Machiavel sera le témoin lucide et ulcéré. Témoin et participant.

En attendant, il en a pour une douzaine d'années à jouer les techniciens de la politique au service de l'Etat, reflet de la Patrie. « Toutes les fois que j'ai pu honorer ma patrie même à mes risques et périls, je l'ai fait du plus profond de mon coeur... »⁽¹⁾ Le patriotisme motive l'action. Dans une formidable confusion, chaque ville italienne cherche à sauver ses meubles, mettant sur pied des alliances plus ou moins sérieuses soit avec d'autres cités, soit avec les grandes puissances étrangères. Machiavel est en partie responsable de la politique de Florence. A vrai dire, il en a moins la responsabilité que la charge de l'exécuter. Il n'est jamais qu'un haut fonctionnaire. Répétons-le : un technocrate. De par sa naissance, il doit confiner ses ambitions personnelles au service de l'Etat, non à son contrôle. On a déjà vu un pauvre paysan, devenu soldat, se tailler un comté ou un duché — le Sforza s'est rendu maître de Milan — mais on n'a jamais vu un notaire accomplir cet exploit. De cela Machiavel est parfaitement conscient. L'attitude du Secrétaire n'en est pas pour autant philosophique et résignée. Etant donné le nombre d'ennemis dont il disposait parmi les grandes et riches familles de la ville, on peut en déduire qu'il eut assez d'ambition pour les inquiéter. A notre époque, on l'aurait probablement traité d'arriviste. Mais il n'arriva pas, du moins pas

(1) « Discours sur la langue ».

par le chemin qu'il s'était choisi : celui de la politique. Sa Fortune viendra déguisée en malheur... Quoi qu'il en soit, les hommes au pouvoir ont le bon sens d'exploiter au maximum le besoin d'action et de responsabilité de leur technicien. Et c'est ainsi qu'il accompagne l'envoyé de Florence à la cour de France ; qu'il accomplit une mission diplomatique en Romagne ; qu'on l'envoie auprès des mercenaires franco-suisse qui assiègent Pise pour le compte des Florentins avec une mollesse suspecte. Machiavel fait partie de la délégation expédiée auprès du redoutable César Borgia ; il est chargé d'aller voir ce qui se passe en certains territoires révoltés contre la Seigneurie florentine. Toujours en selle, les fesses lui font mal...

La carrière du Secrétaire prend décidément bonne tournure lorsque Pier Soderini est nommé gonfalonier⁽¹⁾ à vie. Homme de confiance du chef de l'Etat ! Machiavel s'installe sur l'échelon supérieur — le dernier, dans son cas. C'est à ce titre qu'il reste trois mois auprès de César Gorgia, pour qui il éprouve une vive admiration. Les deux hommes, chacun à son niveau, se sont bien entendus ; César deviendra plus tard le prototype du Prince idéal.

Deux papes, à tour de rôle, abandonnent leur âme à Dieu, ou plus probablement au Diable ; cela donne beaucoup de travail au Secrétaire. Et puis il ira à Sienne, à Pérouse, en France. Voilà pour ses cinq premières années de service.

La suite ne sera pas moins frénétique. Machiavel se voit chargé de surveiller un nouveau pape, Jules II, vieillard belliqueux et proprement machiavélique. D'autre part, la Milice florentine, depuis longtemps prônée par le futur auteur de « L'Art de la guerre », est enfin organisée ; Machiavel est chargé de sa gestion. On l'expédie, après, en mission auprès de l'empereur germanique. A son retour d'Allemagne, on le charge d'en finir une fois pour toutes avec Pise. Il fait triompher un plan logique et méthodique, paie de sa personne, et la ville assiégée capitule. Ensuite, autre délégation en

(1) Le gonfalonier exerce alors la magistrature suprême à Florence.

France. C'est dire à quel point Machiavel est devenu précieux. Mais en novembre 1511, il fait son testament. Sage précaution...

En effet, après trois années de gouvernement honnête et démocratique, les Florentins sont excédés de leur gonfalonier à vie, et, par la même occasion, de son protégé. Le Secrétaire subit des attaques personnelles virulentes ; les conseils l'écartent, les décisions sont prises sans lui. Après la chute de Pise, les honneurs sont allés à d'autres tandis que son nom restait dans l'ombre. En mission diplomatique, il a fait le travail sans être au premier rang. Le coup de grâce vient au mois d'août 1512, quand les miliciens florentins, chers à Machiavel, affrontent les terribles soldats espagnols pour la première fois : jetant leurs armes et cherchant leur salut personnel dans la fuite, 4000 miliciens se laissent massacrer sans combattre. Soderini est déposé, exilé. Machiavel offre immédiatement ses services aux Médicis, que Florence réclame à grands cris. Ce geste, loin d'être une fourberie, est parfaitement justifié, puisqu'une nièce de Soderini épouse justement un Médicis, mais on se méfie du technocrate trop zélé. Les anciens partisans des Médicis, et peut-être même ceux du défunt Savonarole, veulent sa peau.

Machiavel subit deux épreuves dont il sort grandi devant ses concitoyens et devant l'Histoire. Il est convoqué au palais pour éplucher ses livres de comptes et démontre, chiffres à l'appui, que c'est la République qui lui doit de l'argent. Il est accusé de conspiration, emprisonné, questionné à la manière du temps :

« Je porte à la cheville, Julien, une paire de ceps, et mes épaules sont marquées de six traits d'estrapade,

Il se promène sur ces murailles des poux

si gras et si dodus qu'on dirait des papillons... »⁽¹⁾

Innocent, ayant fait preuve de fermeté, il est relâché, mis à la retraite et en résidence surveillée dans sa maison de campagne. Or, Machiavel, se considérant à juste

(1) « Au magnifique Julien de Médicis ».

titre un grand commis de l'Etat, croit sincèrement que ses services doivent être utilisés par cet Etat, indépendamment de ceux qui le contrôlent. Comment mettre à la retraite, dans un moment aussi crucial, un homme doté de son expérience, dans la force de l'âge ? Bien entendu, il pense aussi aux besoins de sa famille, mais il pourrait gagner sa croûte par d'autres moyens, en écrivant des pièces de théâtre, par exemple.

Voilà longtemps déjà que sa plume, abondante, claire, incisive, sème des vers. Ceux qui constituent les « Chants de Carnaval », les « Décennales », les « Capitoli », ne sont guère fameux ; pas plus que les vers des « Stances » ou des « Sonnets ». Du moins ont-ils bien servi sa réputation, et l'argent qu'il en a tiré n'était pas négligeable... La littérature peut être aussi un moyen de rentrer sur la scène politique par une porte dérobée, latérale. Machiavel traduit l'« Andrienne », écrit « Clizia », pièce fort acceptable, et puis un petit chef-d'oeuvre : « La Mandragore ». Tout cela obtiendra un joli succès à Florence et à Rome, rapportera quelque argent, permettant à l'auteur de sortir de son trou campagnard pour venir en ville, lui procurera même quelques-unes de ces maîtresses dont il raffole.

Aucune cassure psychologique ne se développe chez Machiavel après ses déboires ; les tours d'ivoire ne sont pas pour lui. Il s'occupe à de basses besognes et mijote de grands desseins. Comment rentrer en faveur, voilà la question cruciale. Machiavel endosse le manteau du technicien, du technocrate, du spécialiste en haute politique. « ... J'ai composé un opuscule, DE PRINCIPATIBUS, où je creuse de mon mieux les problèmes que pose un tel sujet : ce que c'est que la souveraineté, combien d'espèces il y en a, comment on l'acquiert, comment on la garde, comment on la perd. (...) Elle devrait surtout faire l'affaire d'un nouveau prince... »⁽¹⁾

Et il compose le plus célèbre de ses textes, celui sur lequel repose sa réputation posthume (et injuste), celui qui

(1) Lettre à Vettori.

l'a pour ainsi dire catalogué : « Le Prince ». Cet opuscule est dédié et présenté au petit-fils de Laurent le Magnifique, neveu du pape Léon X ; mais ce texte ne sera jamais lu ni imprimé du vivant de l'auteur.

Pas de réponse, pas d'offre d'emploi. Le découragement s'empare de l'ex-Secrétaire. « Je vais donc rester ainsi dans ma pouillerie, sans trouver une âme qui se souvienne de mes loyaux services ou qui croie que je puisse être bon à rien... »⁽²⁾ A remarquer que dans les textes de cette période, Machiavel a remplacé son mot favori, « fortune », par « Dieu » ; faut-il que sa détresse soit grande ! Puisque la technique ne marche pas, aussi bien essayer de l'histoire. L'auteur déconfit du « Prince » écrit le « Discours sur la première décade de Tite-Live » dans lequel il montre comment on fonde, conserve et perd, non plus une « souveraineté », comme dans « Le Prince », mais une république ! En fait, le technicien n'a fait que se déguiser en historien... Cet ouvrage, circulant sous forme de manuscrit, sera du moins lu et apprécié. Aussi, à partir de 1515, voit-on assez souvent Machiavel à Florence.

En 1520, Léon X lui commande un projet sur l'organisation politique de Florence, peut-être pour acheter sa conscience. Notre homme se tire du guépier en préconisant une constitution monarchique du vivant des princes au pouvoir, suivie d'une constitution républicaine après leur mort. Puisque l'auteur du « Prince » est resté républicain, son projet restera lettre morte !

En 1520, Machiavel a remis le pied à l'étrier : une mission sans grande importance mais dont il s'acquitte avec son sérieux habituel : soit récupérer une somme d'argent que la ville de Lucques doit aux Florentins. D'autre part, les Médicis, pape compris, lui offrent 100 ducats par an (l'équivalent de son ancien traitement de Secrétaire) pour écrire une histoire de Florence. Il écrira donc les « Histoires florentines », un chef-d'oeuvre.

(2) Lettre à Vettori.

Le travail pratique, technique, lui échappe ; les méfiances ne sont pas mortes. Certaines missions qu'on lui confie relèvent de la farce. Ainsi, il est chargé de choisir un prédicateur pour le carême. On le délègue à Venise afin d'obtenir réparation pour deux marchands florentins volés et sodomisés sur les eaux glauques de quelque canal mal famé. Du moins a-t-il gagné 3000 ducats à la loterie et fait plusieurs conquêtes féminines intéressantes.

Mais la situation politique ne prête pas à rire. Les Français, alliés de Rome et de Florence, ont subi un désastre militaire à Pavie. Le pape refuse d'organiser une milice populaire, chose que Machiavel lui conseille avec insistance. En 1526, comme tout sombre dans le marasme de la peur, Machiavel obtient un emploi digne de lui : la responsabilité des fortifications de Florence. Sauf qu'il n'a pas les crédits nécessaires. La lâcheté générale trouve sa récompense dans le pillage de Rome. Les Florentins se mettent en république, mais dans le nouveau gouvernement, point de Machiavel. Quelques jours plus tard, il meurt ; trois ans plus tard sa ville est prise d'assaut et une bonne partie de sa population massacrée.

Aujourd'hui, on aime beaucoup Machiavel. Il est populaire. Pour de mauvaises raisons, pour ce qu'il n'a pas été, pour ce qu'il n'a jamais conseillé de faire, parce qu'on le lit en petites tranches. Autrefois, on haïssait « le majordome du diable » pour ces mêmes raisons. L'ennuyeux, c'est la couche de machiavélisme vulgaire ; elle recouvre l'oeuvre du grand penseur, la pénètre si profondément qu'à vouloir l'éliminer on risque de tout faire disparaître. Machiavel l'aurait eu en horreur. C'était un honnête homme, un homme simple. La preuve ? Ses lettres personnelles sont trop franches ; même à un ami on ne confie pas une détresse et des histoires dont la révélation serait de nature à empêcher toute carrière sérieuse. Historien, il est d'une impartialité rare à son époque — et à la nôtre. Il flatte assez peu les gens en place. Il accepte les besognes les plus miteuses. Il laisse d'autres s'affubler de ses réussites. Il s'adresse à l'intelligence de ses interlocuteurs et de ses futurs lecteurs, à leurs vertus, à leur bon sens. « Le devoir d'un homme est d'enseigner aux

autres ce bien que la malignité des temps et de la destinée ne lui ont pas permis d'exercer, espérant que d'autres, plus capables ou plus aimés du ciel, pourront le faire... », écrit-il dans une de ses préfaces.

Les recettes pour cuisine politique sont ce qui compte le moins chez Machiavel. Il s'époumonait à le crier, et n'avait que le mot VERTU à la plume. Mais les postérités prennent ce qui leur convient, ce qu'elles méritent... Les vertus de Machiavel sont les soeurs aînées des vertus antiques, lesquelles incluent non seulement les qualités désirables dans l'homme, mais les actions nécessaires pour les obtenir. Des vertus viriles : l'ambition, l'énergie, l'orgueil, le courage. A l'époque de Machiavel, les écailles sont tombées des yeux de l'homme occidental. La morale chrétienne se trouve dans le même état que la papauté : dans un état de décomposition avancée. Par quoi la remplacer, sinon par les vertus antiques ? Machiavel, comme plusieurs autres penseurs de son temps, cherche quand même à leur donner une dimension nouvelle. La morale est une chose pratique, pense-t-il, ou elle n'est pas ; elle doit donc être adaptable. Mais les vertus appliquées fixent sa valeur au même titre que les résultats obtenus. Il est tout à fait exact que chez Machiavel la fin justifie les moyens, sauf que le manipulateur des moyens doit posséder la vertu. S'il ne la possède pas, il est passible de la peine de mort. « Nos princes d'Italie, qui régnaient depuis tant d'années, s'ils ont perdu, depuis, leurs principautés, qu'ils n'en accusent point la fortune, mais leur lâcheté... »⁽¹⁾ Une fois qu'on a la Vertu, les bonnes qualités ne sont pas absolument nécessaires, a écrit Machiavel, ce qui n'a pas peu contribué à sa mauvaise réputation. Le malentendu vient de là. Tout le monde, ou presque, aime les bonnes qualités, mais la Vertu fait horriblement peur. Parce que Machiavel s'est longuement étendu sur cette question, il est devenu l'objet soit d'un dégoût presque viscéral, soit d'une admiration fanatique.

Pratiquement, le sort de l'Etat, de la cité est la préoccupation majeure du technocrate qu'est Machiavel. Ils permettent

(1) « Le Prince ».

au citoyen de vivre et de prospérer. C'est parce que l'homme ne doit pas vivre sans liberté que la cité et l'Etat doivent être libres aussi. La liberté étant le digne pendant de la vertu, il en résulte que la république démocratique est une forme de gouvernement supérieure à la république aristocratique ou à la monarchie. Supérieure par quoi ? Par ses effets palpables et rentables. « On sent aisément d'où naît chez les peuples l'amour de la liberté, parce que l'expérience nous prouve que les cités n'ont accru leur puissance et leurs richesses que pendant qu'elles ont vécu libres. »⁽²⁾

Vertu, liberté, prospérité, ce sont les mots favoris de Machiavel. On cherche un cynique, on trouve un moraliste, un technicien du bon fonctionnement de la société. A ce double titre, il resterait encore aujourd'hui un très efficace balayeur d'immondices, si on ne s'obstinait pas stupidement à en laisser l'usage exclusif aux hommes politiques.

PIERRE VILLON

MACHIAVEL

OBSERVATIONS ET CONSEILS

« Bien des gens ont imaginé des républiques et des principautés telles qu'on n'en a jamais vu ni connu. Mais à quoi servent ces imaginations ? Il y a si loin de la manière dont on vit à celle dont on devrait vivre, qu'en n'étudiant que cette dernière on apprend plutôt à se ruiner qu'à se conserver . . . »

* * *

« Si vous examinez les actions des hommes, vous trouverez que tous ceux qui ont acquis de grandes richesses, ou une grande autorité, n'y sont parvenus que par la force ou par la ruse ; et qu'ensuite tout ce qu'ils ont usurpé ils le recouvrent honnêtement du faux titre de gain, pour cacher l'infamie de son origine. »

* * *

(2) « Discours sur la première décade de Tite-Live ».

« Je ne regarderai jamais comme un tort de s'appuyer sur la raison pour combattre une opinion, lorsqu'on ne veut employer ni l'autorité ni la force. »

* * *

« ... Partout où la nature est défaillante, l'éducation peut venir à la rescousse. »

* * *

« ... Toute cité qu'habitent des hommes convoiteux mais couards est vouée à la servitude, à tous les maux, à tous les outrages. »

* * *

« Seules sont bonnes, sont certaines, sont durables, ces défenses qui dépendent proprement de toi et de ta valeur. »

* * *

« Ce n'est pas la violence qui restaure, mais la violence qui ruine qu'il faut condamner. »

* * *

« Un peuple qui commande, sous l'empire d'une bonne constitution, sera aussi stable, aussi prudent, aussi reconnaissant qu'un prince ... »

* * *

« Quand un peuple est livré à toutes les fureurs des commotions populaires, ce ne sont pas ses emportements qu'on redoute : on n'a pas peur du présent, mais on craint ses résultats pour l'avenir, on tremble de voir un tyran s'élever au sein des désordres. »

* * *

« L'ingratitude triomphe dans le coeur de tous ceux qui possèdent le pouvoir ; mais nulle part plus allègrement que dans le coeur du peuple, quand c'est le peuple qui détient le pouvoir. »

* * *

« On peut combattre de deux manières : ou avec les lois, ou avec la force. La première est propre à l'Homme, la seconde est celle des bêtes ; mais comme souvent celle-là ne suffit point, on est obligé de recourir à l'autre. »

* * *

« Un esprit sage ne condamnera jamais quelqu'un pour avoir usé d'un moyen hors des règles ordinaires pour régler une monarchie ou fonder une république. Ce qui est à désirer, c'est que si le fait l'accuse, le résultat l'excuse ; si le résultat est bon, il est acquitté . . . »

* * *

« . . . Dans un gouvernement bien organisé l'Etat doit être riche et les citoyens pauvres . . . »

* * *

« La corruption et l'inaptitude à vivre libre proviennent de l'inégalité qui s'est introduite dans l'Etat ; et, pour détruire cette inégalité et y ramener tout au même niveau, il faut avoir recours à ces remèdes tout à fait extraordinaires que peu d'hommes savent ou veulent employer. »